



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 81, 1981 – 1, *Paul Claudel et Alfred Baudrillart*, p. 26-29

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15541-6.p.0034](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15541-6.p.0034)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1981. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

François VARILLON : *Beauté du monde et souffrance des hommes. Entretiens avec Charles Ehlinger*, Paris, Editions du Centurion, 1980, 399 pages.

Tous ceux qui ont approché le Père Varillon liront avec un vif intérêt cet ouvrage posthume que nous présente aujourd'hui Charles Ehlinger. « Mémoires improvisés » ou testament spirituel ? Il s'agit en fait d'une longue interview, d'une série d'entretiens qui nous apportent directement la parole du Père et constituent une véritable synthèse de sa pensée. Une pensée extrêmement riche qui ne s'exprime plus tellement ici en « phrases concises » et « pleines de nuances » mais dans un discours où clarté et vigueur s'allient à une certaine chaleur communicative. A travers ce dialogue vivant le ton même de la parole se laisse souvent percevoir. On y retrouve les lignes maîtresses de la pensée religieuse de François Varillon, celles que reconnaîtront aisément les participants de telle retraite ou les nombreux auditeurs du conférencier : vocation à la joie, accueil de Dieu en Jésus-Christ par la foi, connaissance intime du Christ dans et par l'Eglise, « art de vivre en chrétien aujourd'hui ». Or, c'est précisément sur ces points majeurs que Charles Ehlinger concentre son interview, non sans amener son interlocuteur à livrer l'essentiel de son expérience spirituelle et pastorale, à retracer par là même aussi les grands moments de sa vie.

Il y a eu d'abord le climat foncièrement chrétien de son enfance et de ses jeunes années lyonnaises. Mais sa vraie vie — nous dit-il — a commencé avec sa vie d'étudiant. François Varillon a dix-sept ans. Ivre de liberté après le régime un peu sévère du collège, il n'en prépare pas moins sérieusement sa licence de lettres classiques tout en s'intéressant à la vie musicale et en participant à des activités apostoliques au sein de l'A.C.J.F. Il ne s'agit cependant pour lui que d'un temps d'attente, car déjà il a entendu un secret appel au cours de la retraite de fin d'études à Notre-Dame de la Barollière en ce printemps de l'année 1922. Le jeune homme se sent maintenant comme déchiré entre sa passion de s'ouvrir à tout et l'appel au don de soi total dans la vie religieuse. Débat intérieur qui se poursuivra même après son entrée dans la Compagnie de Jésus. Du noviciat au « troisième an » en passant par la « régence » et les années d'études, il nous est ainsi donné de parcourir avec Charles Ehlinger le long *cursus* de la formation d'un jésuite. Ordonné prêtre en juin 1937, François Varillon quitte le scolasticat de théologie de Fourvière l'année suivante. Dès lors, sa vie va bientôt se confondre avec ses activités apostoliques : A.C.J.F., M.I.C.I.A.C., conférences, « groupes commentaires », retraites, prédication et direction spirituelle... Les « Exercices » dans lesquels il voit « la logique même de l'existence chrétienne » restent l'âme de sa prédication, comme ils sont la clé de toutes ses activités si diverses. Il s'agit toujours pour lui de « faire comprendre la foi aujourd'hui » et d'aider ses lecteurs ou ses auditeurs à reconnaître par l'intelligence et par le cœur la présence active de Dieu au cœur de notre histoire humaine, d'un Dieu respectueux de la liberté de sa créature. S'expliquer sur les grandes questions de la foi, c'est pour le Père Varillon tout ramener à « l'essentiel de l'essentiel » : le Christ qui est à la fois le révélateur du Dieu-Amour et « la profondeur de l'homme ».

Comme on le voit, la visée du prêtre qu'est François Varillon est essentiellement religieuse et apostolique. Mais ce *missionnaire* n'en demeure pas moins durant quarante années un passionné de littérature et de musique. Des tragiques grecs et de Shakespeare à René Char ou à Hölderlin, quelle somme prodigieuse de lectures ou de re-lectures ! Bien qu'il se soit moins attaché à Péguy, François Varillon reconnaît dans le Poète d'*Eve* et de *Clio* « un maître à penser », « un sommet » à côté des trois grands. Car il y a trois « génies » qui l'habitent, dont il se sent « pétri », qui font partie de son moi. Il se voit ainsi lui-même « constitué par un triangle assez caractéristique dont les angles s'opposent : Fénelon, Claudel, Wagner ». Envoûté par ce dernier, il s'est interdit pendant dix ans de l'entendre afin de pouvoir accéder à J.-S. Bach. Mais il avouera encore à la fin de ces *Entretiens* : « J'aime Wagner comme on aime son péché ! » Quant à Fénelon, il est pour lui le théologien de la mystique, l'homme *spirituel* dont le regard est sans repli sur soi, celui qui lui a révélé le sens de la *voie étroite* en dehors de laquelle il serait vain et illusoire de chercher la Joie. Reste Claudel, ce « météore unique » dont le nom apparaît si souvent au cours des *Entretiens* et qui surgit en pleine lumière au centre de l'ouvrage.

La lecture du dialogue pathétique entre Sygne de Coûfontaine et l'abbé Badilon, au deuxième acte de *L'Otage* n'avait-elle pas déjà révélé à lui-même le jeune étudiant des années 20, l'amenant alors à reconnaître sa propre tension intérieure ! Dès cette époque le jeune homme pressent que Claudel est le témoin d'une joie compatible avec le don de soi. Il ne tardera pas à mieux comprendre encore que le poète des *Grandes Odes* réalise « la synthèse de la poésie et de la foi ». A Jersey, il s'est jeté avec empressement sur *Le Soulier de Satin* qui venait de paraître. Et c'est à partir d'une lecture des *Muses* que se noue entre le Père Fontoynt et lui une « amitié extraordinaire ». Bientôt il lui sera donné de rencontrer l'homme Claudel à qui il vient d'écrire. Les contacts vont se multiplier. Toute sa vie le jésuite restera épris de cet « homme exceptionnel », sans pour autant fermer les yeux sur les limites, voire les injustices de l'écrivain. « Si j'aime Claudel — dit-il à Charles Ehlinger — c'est qu'il a porté pour moi à l'incandescence l'essentiel de l'existence. » (p. 268). Or l'essentiel de l'existence n'est pas autre chose que le « secret de joie » qui sous-tend toute l'œuvre claudélienne, car l'homme n'a pas d'autre vocation que de tendre vers la joie. Une joie qui pour Claudel comme pour saint Augustin s'identifie à la « vérité de l'existence » (p. 228).

Le septième *entretien* nous fait pénétrer d'emblée au cœur de « cet océan de joie » qu'est l'œuvre du grand poète. François Varillon montre à ce propos comment « Claudel a inversé le sens ou le mouvement symboliste » (p. 228). Pour le dramaturge du *Soulier de Satin*, il ne s'agit plus de chercher désespérément à échapper par la magie de l'art à un monde où l'on étouffe. Pas davantage de « trouver du nouveau »... Le symbolisme de la porte se trouve renversé. L'important est de laisser entrer en soi un Autre, de s'ouvrir totalement à Celui qui seul est capable d'illuminer et de transformer le « monde ennuyeux » au point d'en faire par nous un monde inépuisable, la « sainte réalité ». Mais une telle volonté d'accueil implique un « choix sacrificiel », car « Celui qui entre » est aussi « Celui qui bouleverse tout ». Il n'est donc d'autre chemin vers la joie divine que la croix. C'est dire que le mystère pascal est partout présent dans l'œuvre de Claudel et que « Claudel est beaucoup plus qu'un auteur », « plus qu'un poète ». Son œuvre est « l'ex-

pression prodigieusement lyrique et dramatique de l'essentiel de tout » (pp. 239, 228).

Philosophe et théologien, humaniste et homme d'action, éducateur, poète et musicien, ces traits si divers du visage de l'auteur de *L'humilité de Dieu* paraissent finalement s'harmoniser et se fondre dans l'unité. François Varillon est avant tout l'homme de Dieu. A méditer, les pages à la fois denses et lumineuses de ce beau livre, on ne peut que s'ouvrir à une vision extrêmement riche et stimulante des grandes réalités humaines et spirituelles. Celle d'un homme « partagé entre la beauté du monde et la souffrance des hommes », celle d'un prêtre rayonnant et simple qui, à la fin de cette matinée du 17 juillet 1978, se dispose à entrer dans la *joie de Dieu* avec une âme d'enfant.

Aimé BECKER.

Albert Fuss : *Paul Claudel*. Erträge der Forschung, Darmstadt 1980. I.S.B.N. 4.534.07359.2.

Dans l'excellente collection de la Guilde Scientifique de Darmstadt, le volume 131 est consacré à l'inventaire de la recherche claudélienne internationale. Les trente premières pages recensent les éditions des textes : Œuvres Complètes, Bibliothèque de la Pléiade, et la série des Editions critiques des Belles-Lettres, publiées sous la direction de J. Petit. Après les Périodiques de langue française et anglaise, l'auteur passe ensuite en revue les Collections : *Cahiers Canadiens*, série des *Lettres Modernes* et celle des *Cahiers P. Claudel* de Gallimard. Au rang des recueils bibliographiques sont placés surtout, — et indépendamment des indispensables *Annuaire Bibliographiques* de Otto Kapp, sans équivalent en France —, les volumes des Annales de Besançon : *Bibliographie de P. Claudel* (n° 144), *Lettres publiées* de P. Claudel (n° 178), inventaire du *Fonds Claudel* de l'Université de Zürich (n° 201) et le *Catalogue des Bibliothèques de Brangues* (n° 229). Les Etudes biographiques (Madaule, Chaigne, Varillon, Guillemin) sont ensuite présentées, et notées les rectifications apportées (ou à apporter) aux données « officielles », exposées ou suggérées dans les *Mémoires Improvisés*. Aux Introductions et Etudes d'ensemble A. Fuss consacre ensuite un important chapitre, traitant des essais de Tonquédec, Duhamel, Curtius jusqu'aux livres récents de M. Lioure, M. Malicet, J.-B. Barrère en langue française, et aux publications germaniques, fort peu connues en France, entre autres le *P. Claudel* de J. Theisen (Berlin, 1973). Les enquêtes sur les sources (Classiques latins et grecs, Shakespeare, Rimbaud) sont ensuite rapidement abordées, ainsi que les travaux spéciaux effectués sur les *Grandes Odes* (M.-F. Guyard, V.-W. Kapp), le *Cantique de Mesa* (A. Czaschke) et le verset claudélien (Y. Bozon-Scalzitti, J. Lefebvre). Dans sa Remarque finale, A. Fuss constate que la recherche claudélienne, nonobstant de regrettables compartimentages linguistiques nationaux, est en grand progrès depuis 1968. Mais l'âme « plurielle » de Claudel offrira toujours de nouvelles pistes à explorer. Dont acte.

Imprimé au cours du premier trimestre 1980, le volume arrête sa documentation à la fin de 1978 : il ne peut qu'annoncer la prochaine publication des volumes II et III de la *Lecture psychanalytique de P. Claudel*, de M. Malicet (p. 104, note 85). On remarque plutôt l'absence, à la sélection bibliographique, des *Etudes claudéliennes* d'E. Friche (1943). A. Fuss ne cite pas non plus le *Cahier Canadien* n° 9 (1977), *Claudel insolite*, d'E. Roberto. Il est d'autant plus intéressant de constater qu'au nom de la critique de langue allemande

l'auteur formule, comme E. Roberto, le désir de voir enfin révélée l'identité de l'héroïne de *Partage de Midi*. A vrai dire, elle n'est déjà plus inconnue de la critique : Volker Werner Kapp, dans sa thèse *Poesie und Eros. Die Fünf Grossen Oden von P. Claudel*, München, 1972, la mentionne en passant (o.c. 156 ; cf. également *Claudiel Newsletter*, octobre 1970, n° 6, p. 21-2). Aux « indiscrets professionnels », à qui la réserve du silence méthodique préconisée par M. Autrand (*BSPC*, n° 77, p. 27-8) ne conviendrait déjà plus, on pourra en pure critique documentaire suggérer de consulter le faire-part du décès d'Yse, avec la nomenclature familiale, dans le *Figaro* du 5.XII.1951, et d'en recouper les éléments grâce aux nombreuses allusions du *Journal* de Claudel. Cette simple indication devrait provisoirement suffire à élucider le « tétragramme Claudel-Yse » (cf. E. Roberto, o.c., 99 sq.), sans exciter « populeusement » le prurit des curieux.

La date de composition de *L'Endormie* serait-elle pareillement tirée au clair ? A. Fuss donne pour avérée (p. 14) l'exégèse des claudéliens qui reculent jusqu'en 1887-1888 la rédaction de la précoce farce mythologique. Mais les arguments de pure critique interne allégués nous paraissent de faible poids en comparaison des affirmations explicites et réitérées de Claudel, de divers recoupements de textes et des lectures, grecques et germaniques (*Faust*, II^e partie, de Goethe), du lycée Claudel en 1883-1884. A. Fuss suppose que les Dialogues « japonais » de 1926 ont été écrit « au cours d'un voyage au Japon » (p. 20) : en fait, dans l'avant-dernière année du long séjour diplomatique de Claudel (1921-1927), écho de diverses randonnées à travers le Japon ou en Indochine, dont il a noté au jour le jour les étapes et les impressions dans son *Journal* (cf. éd. cr. Malicet, 301-302). Mais ce sont là critiques marginales : le livre de M. Fuss, qui n'est pas une sèche recension mais dénote une judicieuse connaissance de l'œuvre claudélienne, complète substantiellement et d'après une méthode originale, le volume *Les critiques de notre temps et Claudel*, édité par A. Blanc (Garnier, 1970), exclusivement francophone et aujourd'hui dépassé.

Jacques COPEAU : *Registres III / Les registres du Vieux Colombier I*, textes recueillis et établis par Marie-Hélène Dasté et Suzanne Maistre Saint-Denis. Notes de Norman Paul, Gallimard, coll. « Pratique du théâtre », 1979.

Pour écrire cette « histoire profonde » du Vieux Colombier que Jacques Copeau aurait voulu écrire et qu'il n'écrivit pas, il convenait de réunir un épais dossier. Ce volume conduit de la fondation en 1913 au départ de Copeau pour les Etats-Unis en 1917. Agréablement présenté, bien annoté, il est d'utilisation facile grâce à un index des noms propres très soigneusement établi.

Les claudéliens s'y reporteront avec intérêt. Les pages 145 à 168 nous font revivre l'histoire de la première mise en scène de *L'Echange*, en 1914. On y découvre avec amusement un compte rendu de Guillaume Apollinaire, avec ce jugement :

« *L'Echange*, de Paul Claudel, est une pièce sommaire où Shakespeare se débat en vain contre Ibsen. On y a métamorphosé la princesse Ophélie en je ne sais quelle invraisemblable furie de bas étage. » (p. 165)

A dire vrai, dès cette date Claudel lui-même faisait des réserves sur une pièce déjà vieille de près de vingt ans. Il supporte mal les « *discours de Marthe* », « *bien déclamatoires et même un peu ridicules, surtout celui où elle découvre la trahison de Laine* » (p. 154). L'échec relatif de ces représentations ne le surprend pas et l'incite à retarder la reprise à laquelle songe Copeau en 1915, à refuser aussi toute mise en scène de *Partage de Midi*, pièce « *faite pour des voix plus que pour des corps* » (p. 267).

L'échec s'explique en partie par une erreur dont Claudel lui-même est responsable. Il a imposé à Copeau l'actrice Marie Kalff pour le rôle de Marthe. Or tous (y compris Claudel) s'accordent à reconnaître qu'elle y est détestable. Difficile à distribuer, le rôle de Lechy Elbernon faillit être confié à la très jeune Valentine Tessier (les extraits de la correspondance entre Copeau et Valentine sont l'une des révélations de ce volume). Dullin, dans *Louis Laine*, ne fit pas l'unanimité en sa faveur. Copeau, en revanche, fut un prodigieux Thomas Pollock Nageoire, « une création étourdissante », écrira Roger Martin du Gard en 1919, « un type extraordinaire, plein de vie, étrange et comme mystérieux » (p. 162).

Copeau pouvait être insatisfait au terme de cette première expérience et regretter que Claudel, par scrupule ou par prudence, ne se fiât pas davantage à lui. Du moins était-il déjà apparu comme son interprète d'élection.

P. B.



Bibliographie

- Paul CLAUDEL. — *Magnificat*, strophes 1 et 2. Traduction en langue galloise de Euros Bowen publiée dans *Beirdd Simbolaidd Ffrainc*. Ed. Ar Ran Yr Academi Gymreig. Université du Pays de Galles, 1980, p. 76-79.
- Urs von BALTHAZAR. — *La quatrième Journée*. Postface de la traduction du *Soulier de satin*. Traduction de l'allemand par Jacques Bésineau (1), p. 26-32.
- BÉSINEAU. — *Littérature et arts de l'Orient dans l'œuvre de Paul Claudel*, de Bernard Hue (1), p. 23-25.
— *La communion des saints dans l'œuvre de Paul Claudel*, de Mishio Kurimura (1), p. 22-23.
— *L'oiseau noir dans le soleil levant* (1), p. 12-18.
— *La « complainte » du Soulier* (1), p. 9-11.
- Joseph BOLY. — *L'influence de Zola sur Claudel et sur la genèse de « L'Annonce faite à Marie »* (2), p. 32-38.
- Michel BRETHENOUX. — *Claudel : De la vocation du vin au « complexe de Cana »* (2), p. 56-68.
— *Claudel et les deux côtés de Villeneuve-sur-Fère en Tardenois* (2), p. 21-31.
- Jacques CASSAR. — *Nicolas et Athanase Cervaux, prêtre et médecin dans l'ascendance de Paul Claudel* (2), p. 5-20.
- François CHAPON. — *La bibliothèque littéraire de Jacques Doucet*, in « *Hommage à Jacques Doucet* ». « *Bulletin du bibliophile* », Paris, 1980, p. 47-83.
- Konrad CZYNSKI. — *De la typographie à la calligraphie. Paul Claudel l'homme qui poursuit Noir sur Blanc*. « *Bulletin du bibliophile* » III, Paris, 1980, p. 363-387.
- Pierre EMMANUEL. — *Une poésie du destin*, in « *Hommage à Saint John-Perse* ». Collection « *Hommages* » de la Fondation Saint John-Perse. Paris, 1980, 27 pages (nombreuses références à Claudel).
- ETIEMBLE. — *Préface à Philosophes taoïstes*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1980. Sur Claudel, voir p. XXXVI à XXXIX.